



www.comptoirlitteraire.com

présente

‘ *Between the acts* ’
(1941)

"*Entre les actes*"
(1945)

roman de Virginia WOOLF

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

la genèse (page 5)

l'intérêt de l'action (page 6)

l'intérêt littéraire (page 7)

l'intérêt documentaire (page 8)

l'intérêt psychologique (page 9)

l'intérêt philosophique (page 13)

la destinée de l'œuvre (page 14).

Bonne lecture !

Résumé

Dans un petit village au coeur de la paisible campagne anglaise, on est à Pointz Hall, la demeure ancestrale de la famille Oliver, qui comprend :

- le propriétaire, Barthélémy Oliver, un ancien officier de l'armée des Indes, un veuf bougon, qui vit de plus en plus dans le passé, mais se veut rationnel et, de ce fait, harcèle constamment sa soeur, comme il le faisait quand ils étaient enfants ;
- celle-ci, Lucie Swithin, veuve qui passe l'été dans la maison ; peu soucieuse de sa tenue, elle a de bonnes manières, est pieuse, imaginative ; quelque peu excentrique, elle est la lectrice avide d'ouvrages historiques ;
- le fils de Barthélémy, Giles, agent de change dans la City ;
- son épouse, Isa qui, ayant perdu tout intérêt pour «*le père de ses enfants*», et étant à la recherche inquiète de son identité, s'évade dans des rêveries, écrit de la poésie en secret, ressent de l'attrait pour un voisin.

Un soir de juin 1939, sont venus voir Barthélémy, un fermier voisin, Rupert Haines, et sa femme, pour parler de la possibilité d'établir une fosse d'aisance. Mais aucun des deux propriétaires ne veut avoir à subir chez lui les éventuelles saleté et puanteur. Isa survient, et se manifeste une immédiate attraction entre elle et Mr. Haines ; ils se sont déjà rencontrés plusieurs fois, et, une fois, il s'était montré aimable à son égard, des sentiments étant alors nés. La sévère Mrs. Haines se rend compte de cette connivence, et a l'intention d'y mettre fin rapidement.

Le lendemain matin, Mrs. Swithin, réveillée par les oiseaux, lit un passage de "*L'esquisse de l'Histoire universelle*", jusqu'à ce qu'une servante lui apporte son thé. Elle se demande si, dans l'après-midi, il pleuvra ou s'il fera beau, car, ce jour-là, qui est celui de la fête paroissiale, sera donné, comme depuis des années, un spectacle historique destiné à réunir des fonds pour l'installation de l'éclairage électrique dans l'église du village. Cette année, il a été écrit par Miss La Trobe, une étrange et autoritaire célibataire, à l'allure slave, au comportement sexuel libre, au passé mystérieux. S'il fera assez beau, cela se passera sur la terrasse ; si la pluie menace, on le fera dans la grange.

Tandis que sa sœur se rend à l'office matinal, Barthélémy se promène avec son chien afghan, sur la terrasse où son petit-fils, George, est penché sur un bouquet de fleurs. Quand le vieil homme fait de son journal un cône avec lequel il se couvre le nez, et saute brusquement sur le garçon, celui-ci se met à pleurer. Le grand-père se moque de lui en grommelant, et se replonge dans son journal.

De sa fenêtre, Isa regarde George et le bébé, Caro, que la nourrice promène dans son landau. Puis elle sort commander, au téléphone, un poisson pour le repas de midi.

Revenant de l'église, Mrs. Swithin pose une autre affiche où est annoncé le spectacle historique, sur la grange où, quel que soit le temps qu'il fera, sera, aux entractes, servi le thé. Elle s'inquiète du bien-être des enfants d'Isa, qui, en touchant du bois, la rassure : ils vont bien. La vieille dame se demande alors d'où vient l'expression «toucher du bois», et Barthélémy se moque de cette superstition, s'étonnant, in petto, qu'un membre de sa famille puisse, sans réserve, avoir la foi et se soumettre à la religion, car il est lui-même sceptique et athée. Il reste qu'il cherche l'explication de l'expression dans une encyclopédie !

Sa sœur apporte des sandwiches aux jeunes hommes et femmes qui sont en train de décorer la grange. Et elle les aide. Mais, entre eux, ils se moquent de ses manières désuètes.

Alors que Barthélémy lit toujours le "Times", Isa l'interrompt pour lui faire savoir qu'elle craint que le poisson ne soit pas frais. Dans son esprit, elle répète des vers. Jetant un coup d'oeil sur le journal abandonné par son beau-père, tout en se disant que les journaux sont la littérature de l'époque et non les livres, elle y lit le récit d'un viol dont a été victime une jeune fille dans la caserne des «horse guards» de Whitehall.

Dans le même temps, Mrs. Swithin, qui continue à s'agiter et à se disperser, veut aussi aider la cuisinière, Mrs. Sands, et se révèle alors une certaine tension sociale.

Giles doit arriver de Londres à temps pour assister au spectacle. Mais la famille décide de ne pas l'attendre pour le repas de midi. C'est alors que survient, non invitée, Mrs. Manresa, une Londonienne

tapageuse, vulgaire et cancanière, qui est accompagnée de William Dodge, un jeune homme dont elle dit qu'il est un artiste, ce dont il se défend en déclarant : «*Je suis un employé de bureau*». Cela n'empêchera pas Isa de se demander : «*Que fait-il avec ses mains, blanches, fines, bien dessinées?*», croyant à un talent artistique gâché. Mrs Manresa indique qu'ils avaient l'intention de pique-niquer dans la campagne, mais que, quand elle avait vu le nom des Oliver sur l'affiche, elle avait soudain décidé de rendre visite à ses vieux amis. Bien que la plupart des gens de Pointz Hall souffrent de son effronterie et de sa liberté de parole, ils apprécient le fait qu'elle y apporte une bouffée d'air frais. Alors qu'au sujet de l'étang aux nénuphars qui est proche de Pointz Hall, il est question d'une légende selon laquelle une aristocrate malade d'amour s'y serait noyée, Barthélémy ironise en disant que «*les domestiques doivent avoir leurs fantômes*», Mrs Manresa rétorque qu'elle a elle-même ses fantômes, qu'elle se considère au niveau des domestiques plutôt qu'à celui de l'aristocrate qu'il est.

Arrive Giles, qui se sent mal : il a appris, par les journaux, que la guerre en Europe fait des victimes civiles, se sent impuissant, et se déclare mécontent de voir que l'Angleterre semble indifférente aux horreurs qui se produisent. Isa, le voyant, se rappelle qu'il est «*le père de ses enfants*», et essaie d'oublier son attirance vers Rupert Haines.

De plus, Giles est animé d'une rage silencieuse contre sa tante car elle lui semble «*sotte, libre*», alors que lui, qui ne respire que dans le monde de la campagne, a été forcé d'être un homme de la ville, ayant dû devenir agent de change plutôt que fermier. Il dérange Mrs. Manresa et Barthélémy qui sont en train de parler de vieux portraits, l'un d'un ancêtre de Barthélémy, l'autre, celui d'une dame, qu'il a acheté simplement parce qu'il lui plaisait. Quelques tensions se font sentir dans leur conversation apparemment légère. Comme Giles se montre sensible au charme de la provocante Mrs Manresa qui flirte avec lui, Isa, jalouse, est partagée entre l'amour et la haine pour lui.

Pendant ce temps, Miss La Trobe donne ses dernières directives aux amateurs qui vont jouer dans son spectacle.

Les Oliver et leurs invités prennent le thé. Comme ils restent silencieux, la situation devient pénible pour Giles et Isa (qui sent qu'il est animé par la colère). Lucie brise le silence en décidant de faire visiter la maison aux invités. Mais, Mrs. Manresa prétendant être trop fatiguée, seul Mr. Dodge la suit. Lucie lui montre les pièces où elle a grandi, une montre qui a arrêté une balle à Waterloo ; mais elle a oublié les noms des ancêtres dont les portraits sont sur les murs, comme elle a oublié aussi le nom de l'invité, ce qui la fait paraître une vieille femme sénile. Cependant, il est touché, et est près de lui parler de son mariage sans amour, de l'enfant qu'a eu sa femme et qui n'est pas le sien, de confesser qu'il n'est qu'«*un demi-homme*» (ce dont, il le sait, Giles s'en est rendu compte) ; mais il ne le fait pas.

Commence le spectacle dont le programme annonce qu'en quatre actes se déroulera un mélange de courtes scènes de théâtre, de chants et de monologues.

D'abord, pour le prologue, apparaît une petite fille qui est la jeune Angleterre, et qui, sur un accompagnement musical, récite son texte ; mais, comme la musique s'arrête, elle l'oublie ! Après ce mauvais départ, elle est rapidement remplacée par une fille légèrement plus vieille qui est l'Angleterre au temps des «*Contes de Canterbury*». À la fin de la scène, les spectateurs parlent, rient, se déplacent. C'est alors qu'après avoir été retardés arrivent Mrs et Mr Haines, ce qui émeut Isa.

À l'entracte, conversent dans la serre Isa et William Dodge. Il se rend compte qu'«*elle a deviné comme les femmes toujours devinent tout*». Mais «*ils se parlent comme s'ils s'étaient toujours connus*», et parviennent à une sorte d'entente non exprimée quand ils se disent tous deux «*chercheurs de visages cachés*», car, pour chacun, sa vraie vie est intérieure. Il remarque cependant que ses regards vont vers un «*homme en gris*» qui est Rupert Haines. Pour sa part, Giles, toujours préoccupé par ce qui se passe de l'autre côté de la Manche, et qui risque d'atteindre les rivages de l'Angleterre, regrette qu'on se consacre à un stupide spectacle alors qu'il vaudrait mieux faire de sérieux préparatifs en vue de la guerre.

Le spectacle reprend. Tandis qu'en arrière des villageois chantent, on entre dans l'époque de la reine Élisabeth, qui est figurée par une villageoise, autour de laquelle d'autres se groupent, comme s'ils étaient au Théâtre du Globe. On assiste à une saynète à la Shakespeare où un duc et une princesse

ont eu un bébé, Fernandino, qui, laissé dans un panier, est caché pendant vingt ans avant qu'on reconnaisse en lui l'héritier légitime du trône. À cette histoire confuse Isa ne comprend rien (comme le lecteur, d'ailleurs !), et elle se demande si l'intrigue n'a pas d'autre but que de «*provoquer de l'émotion*». Or, pour elle, il n'y a que deux émotions, l'amour et la haine, qui se manifestent dans son attirance vers Rupert Haines et sa désaffection à l'égard de Giles. Sur la scène, une foule bruyante se livre à une douzaine de conversations différentes. Mais la musique les calme, et se présente une jeune femme qui, étant la personnification de la raison, prononce des vers où elle indique tout ce que celle-ci rend possible, dont les arts et la musique, ce qui plaît bien à Barthélémy.

À l'entracte, les spectateurs se dispersent. Giles, plein de désir à l'égard de Mrs. Manresa et de haine à l'égard de Lucie et de William Dodge, voyant, dans le jardin, un serpent s'étranglant avec un crapaud qu'il ne peut avaler, écrase l'un et l'autre, et trouve que cette action l'a «*soulagé*». Des spectateurs voulant prendre le thé dans la grange, les domestiques préparent tout le nécessaire. Mais ce sont Mrs. Manresa et le gratin de la société qui sont servis les premiers. Lucie est alors fascinée par le vol d'hirondelles. Isa continue à se réciter de la poésie, tandis que les autres parlent de ce qu'ils ont lu dans les journaux. William Dodge regarde Giles, et semble frappé par sa virilité. Mrs. Manresa aussi s'intéresse à Giles, et voudrait l'amener hors de la grange. Aussi est-elle déçue de le voir en sortir ; c'est qu'il veut éviter sa tante, qui y est en train de parler des hirondelles avec Barthélémy. Isa est enragée par l'infidélité de son mari, conduite qui est permise aux hommes et pas du tout aux femmes. Lui se demande par qui elle est attirée, mais exclut tout à fait William Dodge.

Le spectacle présente alors une parodie d'une comédie du temps de la Restauration. Une vieille dame, Lady Harraden, cherche à se débarrasser de sa nièce, la jeune orpheline Flavinda, en la faisant épouser par un jeune amoureux peu scrupuleux, Sir Spaniel Lilyliver, avec lequel elle partagera sa riche dot ; mais Flavinda s'enfuit, retrouve son amoureux, Valentin, et l'épouse ; sa tante propose au complice qu'ils se marient, mais, plein de dégoût, il la quitte, ce que fait aussi son domestique. Tout au long, l'effet de la saynète est gâché car la nature environnante se manifeste : des vaches meuglent, ce qui fait rire le public, et le vent emporte bien des mots.

À l'entracte, Mrs. Manresa et Giles s'esquivent dans la serre, ce qu'Isa remarque avec jalousie. Elle se rend dans l'étable, où elle se récite des vers du spectacle et des extraits d'œuvres de la littérature anglaise. Elle voit Giles et Mrs. Manresa quitter la serre, et elle les suit pour rejoindre l'auditoire.

Le troisième acte du spectacle est un tableau satirique de l'époque victorienne. Un agent de police explique, en maniant son bâton, combien il était difficile de diriger la circulation à Hyde Park Corner ; il décrit les gens qu'il voyait, tout en parlant de l'Empire, de la pureté et de la prospérité de l'Angleterre. Une jeune femme indique que le combat de sa vie est de «*convertir les païens*». Une vieille femme est obsédée par le désir de marier ses filles au nouveau pasteur. Un drap est étendu sur la terrasse pour représenter un lac, pour la scène suivante, qui est intitulée "*Un pique-nique vers 1860*" : un homme nommé Edgar y rencontre une jeune femme nommée Eleanor Highcastle. Le haut-parleur claironne : «*Il n'y a pas de meilleur endroit que chez soi*». Ce tableau de l'époque victorienne, qui fascine l'assistance, amène les plus vieilles femmes du village à s'en rappeler des moments, à se demander si ce qu'elles voient correspond bien à ce qu'elles ont vécu ; elles notent le manque de sens de la communauté qui existe maintenant.

Le dernier acte du spectacle est intitulé "*Nous-mêmes*", et chacun, se demandant ce que cela peut bien vouloir dire, est pressé d'en savoir plus. Il est consacré à l'époque contemporaine. Mais, pendant un certain temps, les spectateurs restent perplexes car il ne se passe rien ; aussi montrent-ils des signes d'impatience, et Miss La Trobe s'effraie car elle craint de perdre leur attention. Soudain, il se met à pleuvoir. C'est alors que surgissent des enfants déguisés en démons et en lutins, qui se promènent sur la scène en tenant des morceaux de métal, et s'en servant comme de miroirs pour saisir les visages des spectateurs. Ceux-ci se voient ou, plus exactement, voient des fragments d'eux-mêmes et de leurs voisins ; d'où un malaise et un grand désordre, un mouvement de foule grotesque, chacun cherchant à se soustraire aux miroirs pour ne pas être aperçu, sauf Mrs. Manresa

qui profite de l'occasion pour se repoudrer ! Se fait alors entendre la voix de Miss La Trobe. Elle indique aux spectateurs qu'ils sont tous coupables, quelles que soient leur classe ou leur position dans la vie, mais qu'il est possible de trouver de la bienveillance partout ; elle leur commande : «*Regardez-vous [...] Tout ce que nous pouvons voir de nous-mêmes, ce sont des bribes, des débris, des fragments. Le reconnaître serait un acte d'humilité. [...] Puis regardez le mur, ce grand mur que nous appelons (peut-être à tort) civilisation. Peut-il être construit par les débris, les bribes et les fragments que nous sommes? [...]*» Ce mur de la civilisation est une toile peinte devant laquelle un homme, sur une échelle, représente l'humanité. Mais tout un vol d'hirondelles descend alors sur la terrasse, et semble danser sur la musique que répand le haut-parleur avant de commander : «*Séparons-nous, nous qui avons été réunis... Séparons-nous.*»

Pour clore cette fête paroissiale, Mr. Streatfield, le pasteur du village, doit donner son interprétation du spectacle. Mais, avec hésitation, il se déclare, comme la plupart des autres spectateurs, incapable de le faire. Il reste qu'il procède à une sorte de bénédiction, et se propose de recueillir de l'argent pour pouvoir installer l'éclairage électrique dans son église. Mais, après l'effet désastreux que le spectacle a eu sur l'auditoire, ses paroles semblent inappropriées et son projet trivial. Surtout, il est interrompu par le vrombissement de douze avions de combat, qui, s'ils sont comme «*un vol d'ois sauvages*», sont aussi un sinistre symbole de la guerre prochaine.

Finalement, les spectateurs se dispersent en faisant des critiques du spectacle, et retournent à leurs vies ordinaires. À Pointz Hall, Barthélémy est ému au départ de Mrs Manresa, mais reluque les comédiens et Miss La Trobe qui se déshabillent près de l'étang aux nénuphars. William Dodge dit au revoir à Mrs. Swithin, mais pense que cette femme sénile est proche de la mort, et que c'est bien la dernière fois qu'il la voit. Tandis qu'il part, Isa se dit qu'ils sont comme des jumeaux, mais, parmi les derniers spectateurs qui se retirent, cherche en vain «*l'homme en gris*». Miss La Trobe constate que son expérimentation artistique a échoué : elle voulait obliger les spectateurs à faire face à eux-mêmes pendant dix minutes, mais doit reconnaître qu'ils n'ont pas saisi son message. Lucie et Barthélémy s'opposent à nouveau : elle voudrait remercier Miss La Trobe pour la performance, mais il pense que tout ce qu'elle souhaite, c'est de se réfugier dans une taverne. Et il se trouve qu'il a raison car c'est bien ce qu'elle fait. Lucie regarde l'étang aux nénuphars, imagine qu'ils sont des nations, considère ses mystérieuses profondeurs comme celles de la foi et du passé primitif, attend que les poissons manifestent leur présence pour pouvoir partir rassurée.

Comme le frère et la soeur se retirent, Giles et Isa restent en silence pour la toute première fois. Le narrateur indique : «*Ils se taisaient. Seuls, leur intimité était mise à nu, leur amour aussi. Avant de dormir, il leur fallait se battre. Après qu'ils se seraient battus, ils s'étreindraient. De cette étreinte pourrait naître une autre vie. Mais d'abord il leur fallait se battre, comme le renard doit se battre avec la renarde au cœur de l'obscurité, dans les champs de la nuit.*» Les derniers mots du livre nous laissent en suspens : «*Le rideau se leva. Ils parlèrent.*»

Analyse

Genèse

Virginia Woolf avait d'abord voulu, en 1938, écrire une pièce de théâtre intitulée "*Pointz Hall*", titre qui mettait en relief l'importance qu'elle voulait donner à ce lieu d'un grand âge pour d'autant mieux le détruire. Mais elle renonça à ce projet en se rendant compte qu'il n'y aurait pas pour cette pièce d'auditoire assez homogène.

Elle opta plutôt pour un «*long livre*», toujours intitulé "*Pointz Hall*", et dans lequel elle aurait suggéré ce qui allait être le «Blitz» mené par l'aviation allemande contre le Royaume-Uni, du 7 septembre 1940 au 21 mai 1941, en faisant entendre une sirène à intervalles réguliers.

En mars 1939, elle se contenta de la survenue des avions de combat anglais qui interrompent le discours du pasteur. Or, alors qu'elle avait déjà écrit cet épisode, elle assista, en août 1940, dans un village, à une représentation théâtrale qui fut interrompue par les bruits d'un raid aérien.

La rédaction continuait alors qu'eut lieu, en mai 1940, l'évacuation des soldats anglais de Dunkerque, où, avec des Français, ils avaient été pris en étau par des Allemands ; puis, de juillet 1940 à mai 1941, le «Blitz» qui fut la tentative d'Hitler d'envahir l'Angleterre à laquelle répondirent les contre-attaques aériennes qu'on a appelées la bataille d'Angleterre. De leur maison de campagne dans le Sussex, les Woolf virent des avions passer et parfois s'écraser. Le 10 septembre, étant venus à Londres, ils constatèrent que leur maison du 37 Meckleburgh Square était gravement endommagée. Le 18 octobre, ils trouvèrent leur résidence du 52 Tavistock Square en ruines, et apprirent la mort de leurs voisins. Aussi, en cette période, Virginia fut-elle en proie à une grande anxiété, craignant pour elle-même et pour Leonard, envisageant leur suicide au cas où les Allemands auraient occupé l'Angleterre.

Le 26 février 1941, elle termina '*Between the acts*'.

Intérêt de l'action

Virginia Woolf, qui avait toujours tenu, après chaque roman, à chercher pour le suivant une forme nouvelle, produisit, avec "*Entre les actes*", un roman qui, au premier abord, est une comédie de mœurs empreinte d'une satirique amertume, et où, grâce à un découpage savamment organisé, elle mêla les descriptions d'un groupe de personnages de la petite bourgeoisie rurale, et d'un spectacle historique.

Dans le tableau qui est donné de la vie à Pointz Hall, paraît plutôt inutile l'épisode initial de la visite que font à Barthélémy ses voisins, les Haines, pour parler de la possibilité d'établir une fosse d'aisance, qui «*fournirait de l'eau au village*» (c'est-à-dire que les villageois pourraient profiter de toilettes intérieures, et ne devraient plus se servir de cabinets extérieurs). Cette rencontre est infructueuse puisqu'aucun des deux propriétaires ne veut avoir à subir chez lui les éventuelles saleté et puanteur. Aussi ce début du livre serait-il tout à fait mal venu si, à cette occasion, n'apparaissait pas déjà le caractère fantasque de celle qui est, en quelque sorte, l'héroïne du roman, Isa, puisqu'elle manifeste son attirance vers Mr. Haines.

Le spectacle est un «patchwork» de tableaux, de saynètes, de chants et de monologues. Virginia Woolf s'est visiblement bien amusée à l'imaginer, en en marquant tout le dérisoire. En effet, elle inventa ce qui frôle souvent le pastiche (l'histoire shakespearienne est si confuse qu'Isa n'y comprend rien, comme le lecteur, d'ailleurs) ; elle mêla textes de la pièce et remarques de l'auditoire ; elle nous renseigna sur les acteurs et sur la mise en scène ; elle restitua l'ambiance des spectacles d'amateurs où les spectateurs s'impatientent quand rien ne se passe, ne sont pas très attentifs ou très silencieux, mais jacassent, décrivent et commentent tout ce qui se déroule sur scène, ont des réactions intempestives, cherchent à reconnaître leurs connaissances sous leurs déguisements, rient des bévues (la petite fille du prologue, sur un accompagnement musical, récite son texte, mais elle l'oublie lorsque la musique s'arrête), s'attendent à ce que l'idiot du village, Albert, commette «*quelque chose de terrible*», se rebellent, lors de l'acte final, quand ils se voient ou, plus exactement, voient des fragments d'eux-mêmes et de leurs voisins, voulant alors à se soustraire aux miroirs pour ne pas être aperçus, sauf Mrs. Manresa qui profite de l'occasion pour se repoudrer. on comprend que la dramaturge, Miss La Trobe, soit suprêmement agacée, et en vienne à rêver que sa pièce soit jouée sans public !

Ce qui est le plus intéressant, c'est que le lecteur est, en quelque sorte, le spectateur d'un public assistant à un spectacle, qu'on a donc un «spectacle dans le spectacle». Ce très fort élément de théâtralité du roman était quelque chose de nouveau dans l'œuvre de Virginia Woolf. Et elle se plut à pasticher avec virtuosité les styles de différents dramaturges, en particulier Shakespeare qui, d'ailleurs, montra lui-même, au Théâtre du Globe, des «spectacles dans les spectacles», dans "*Hamlet*" et, plus encore, dans "*La mégère apprivoisée*".

En fait, le spectacle est bien secondaire, la romancière ayant voulu surtout capter ce qui se passe avant la pièce, «*entre les actes*», et après la pièce, entre les occupants de la maison, leurs invités et les villageois, d'une génération à l'autre, d'une classe à l'autre.

Cependant, il faut regretter que, même si le réalisme y oblige, soit attribué aux personnages trop de propos et de réflexions oiseuses, produites par de fantaisistes associations d'idées. Les monologues intérieurs n'apparaissent qu'à des moments restreints, comme s'ils n'étaient que des parenthèses dans l'action et non le contraire. Les paroles et les pensées se croisant, cela aboutit à un récit collectif mais fragmenté, rompu par l'absence de communication.

De ce fait, si on assiste souvent à des conflits plutôt amusants (les escarmouches entre Barthélémy et Lucie, le premier, par exemple, se moquant de la superstition de la seconde qui lui fait «toucher du bois», avant de chercher lui-même l'explication de l'expression dans une encyclopédie ; les tensions entre Lucie et les jeunes gens ou la cuisinière), si on sourit aussi à ce personnage de vaudeville qu'est Mrs Manresa, à cette situation de vaudeville qu'est le refuge trouvé dans la serre par différents couples ; les possibilités d'intrigue restent des virtualités ; rien ne se développe ; la relation qui unit les quatre personnages est statique, du moins ne se résout pas ; la complicité de la chair (entre Giles et Mrs Manresa), la complicité de l'esprit (entre Isa et William Dodge), le conflit entre l'une et l'autre (entre Isa et Giles) jamais ne mûrissent jusqu'à éclater ; la triple intrigue est brisée avant de naître. On demeure dans une constante incertitude.

On peut donc avoir l'impression que le roman finit sur une impasse, les personnages n'arrivant pas à coïncider avec eux-mêmes, à se dépasser, au point qu'après deux jours, ils paraissent n'avoir pas changé. Cela est renforcé par le parallélisme établi entre le début et la fin du roman qui se déroulent dans le même salon familial tard dans la soirée. À la fin, malgré une certaine ouverture sur le monde (les fenêtres sont grandes ouvertes sur le jardin pour laisser entrer les dernières lueurs de la journée), chacun est à la même place. Comme si de rien n'était, la plupart des gens évoqués retournent à leurs petites habitudes, reprennent leurs occupations.

Toutefois, se profile alors le sérieux conflit entre Giles et Isa, au sujet desquels le lecteur s'est rendu compte progressivement que quelque chose était en train de changer, même s'il lui était difficile de dire quoi précisément. Voilà qu'il est indiqué qu'il leur faut «*se battre*», mais aussi qu'«*après qu'ils se soient battus, ils s'étreindraient*» et que «*de cette étreinte pourrait naître une autre vie.*» Une issue heureuse est donc entrevue. Et les tout derniers mots du livre, non sans une certaine théâtralisation, nous laissent en suspens : «*Le rideau se leva. Ils parlèrent.*» Un autre spectacle commence-t-il? Le roman se termine habilement sur la possibilité d'un nouveau départ pour les deux personnages.

La réelle tristesse est donc produite par la menace de la guerre qui, cependant, ne tourmente guère qu'un personnage.

Si "*Entre les actes*", dernier roman de Virginia Woolf, est très éloigné du romanesque traditionnel, il est plein de verve, d'humour, dans la veine d'"*Orlando*". Cependant, s'il ne souffre pas des abusifs développements où s'enlisaient "*Les années*", il n'atteint pas à l'ampleur lyrique, à la perfection des "*Vagues*" ou de "*La promenade au phare*". On y sent une fatigue et comme un consentement las. La romancière s'aperçut-elle, en l'écrivant, qu'elle avait dit tout de ce qu'elle avait à dire, et ne pouvait aller ni ailleurs ni plus loin? Mais il faut rappeler qu'"*Entre les actes*" n'a pas été vraiment achevé, a été laissé sans véritables retouches.

Intérêt littéraire

D'une part, le texte est nourri de toute la littérature anglaise : pièces de Shakespeare (dont les gens de Pointz Hall et leurs invités s'amuse à égrener des citations) et d'autres auteurs, poèmes, comptines, chansons.

D'autre part, au moyen d'une écriture très dépouillée, lapidaire, terriblement morcelée, comme en autant d'indications scéniques décrivant les «*actes*» des personnages, Virginia Woolf fit passer efficacement l'ironie, la tension, mit à nu les âmes.

Elle déploya aussi un art de la description où sa virtuosité lui permit de passer du simple réalisme pour le tableau d'une vie prosaïque par excellence, monotone, à une délicate poésie dans l'évocation

de la nature : *«Il pose le journal, et ils regardent tous le ciel pour voir si le ciel obéit au météorologue. Sans aucun doute le temps est variable. Le jardin est tantôt vert, tantôt gris. Le soleil se montre - et une extase de joie infinie se répand, embrasant toutes les fleurs, toutes les feuilles. Puis, par compassion, il se retire, se cachant le visage, comme pour s'abstenir de regarder la souffrance humaine. Il y a un certain relâchement, un manque de symétrie et d'ordre dans les nuages, qui s'amincissent puis s'épaississent. Obéissent-ils à leur loi propre, ou à aucune loi? Les uns sont de simples mèches de cheveux blancs. Il y en a un, très haut, très loin, qui s'est solidifié en albâtre doré, qui est fait de marbre immortel. Au-delà, c'est le bleu, le bleu pur, le bleu noir ; le bleu qui n'a jamais filtré jusqu'à la terre ; le bleu qui échappe à toute classification. Il n'est jamais tombé, comme le soleil, l'ombre ou la pluie sur le monde ; mais il dédaigne la petite boule colorée qu'est la Terre. Aucune fleur ne l'a senti ; aucun champ ; aucun jardin.»*

Manifestant une grande compréhension poétique du monde, l'écrivaine rendit aussi les états d'âme par de suggestives images :

- Isa se voit comme *«le dernier petit âne de la longue caravane traversant le désert. "Agenouille-toi", dit le passé. "Remplis le panier à notre arbre. Relève-toi, petit âne, suis ton chemin jusqu'à ce que tes talons aient des ampoules et que tes sabots craquent..."»*

- Pour William Dodge : *«L'avenir imprègne le présent, comme le soleil passe à travers la feuille de vigne transparente aux nombreuses veines - réseau de lignes qui ne forment aucun dessin.»*

Intérêt documentaire

Dans *"Entre les actes"*, Virginia Woolf peignit à la fois le passé et le présent de l'Angleterre.

L'Histoire

L'ouvrage de Wells, *"L'esquisse de l'Histoire universelle"*, pour lequel se passionne Lucie Swithin, offre une conception de l'Histoire de la Terre où elle est envisagée selon un point de vue géologique et climatique (ce qui fait que la laisse rêveuse le tableau de Londres au temps où *«des forêts de rhododendrons s'étendaient sur Piccadilly, au temps où le continent entier ne faisait qu'un, était peuplé de monstres à corps d'éléphants, à cous de phoques»*), en mettant l'accent sur les forces primordiales qui sous-tendent toutes les situations, en considérant les êtres humains comme de simples éléments de la nature. Pour sa part, Miss La Trobe voulut, dans le spectacle qu'elle avait conçu, négliger les guerres, les conquêtes et les expansions commerciales de l'Angleterre, pour privilégier l'examen de sa littérature et de sa société.

C'est ainsi que, d'une plume moqueuse, ironique, sinon cynique, la romancière évoqua quelques époques significatives de l'évolution de l'Angleterre : celles des *"Contes de Canterbury"*, du théâtre élisabéthain, de la Restauration, du règne de Victoria, des années trente. Ce sont d'ailleurs celles qu'elle avait déjà fait revivre dans *"Orlando"* ; aussi, reprenant un procédé déjà utilisé dans ce roman, inséra-t-elle des citations d'écrivains britanniques, en particulier Shakespeare.

Elle donna ainsi du pays une image schématisée, déformée, très caricaturale, même si certains ont cru pouvoir voir dans *"Entre les actes"* une tragédie lyrique dont le héros est l'Angleterre.

Relève aussi du tableau du passé celui de la demeure ancestrale qu'est Pointz Hall, qui occupe une grande place dans le roman. D'ailleurs, nous sommes, à travers William Dodge, invités à la visiter en touristes séduits par les anecdotes que prodigue le guide qu'est Lucie Swithin. Beaucoup des pièces de la maison étant abandonnées, elle résonne *«comme un bateau déserté, vide, vide, vide ; silencieux, silencieux, silencieux»*, et elle est ainsi le symbole d'un passé de l'Angleterre qui n'a plus de consistance.

La société anglaise de 1939

On peut considérer que les gens que réunit le roman constituent un microcosme représentant l'Angleterre. Or on remarque un net cloisonnement entre les villageois et la famille Oliver.

Les villageois se caractérisent par leurs réactions impulsives et leur franc parler, leur rire répondant bien à la définition d'Alain : *«Il y a dans le rire une vengeance contre le respect qui n'était pas dû»*.

Une certaine tension sociale se manifeste entre eux et le grand propriétaire terrien qu'est Barthélémy Oliver, en quelque sorte le seigneur de l'endroit, sa famille et leurs invités. On le remarque lorsque des spectateurs veulent prendre le thé dans la grange, que des domestiques préparent tout le nécessaire, et que ce sont Mrs. Manresa et le gratin de la société qui sont servis les premiers. Une tension se dessine aussi entre Lucie Swithin et la cuisinière.

Quant au pasteur du village, pourtant un professionnel de l'explication, il se montre incapable d'en donner une du spectacle, et il a donc bien du mal à présenter sa demande de fonds en vue de l'installation de l'électricité dans son église, Virginia Woolf marquant bien ainsi son peu de respect pour l'institution religieuse.

On retrouve la traditionnelle opposition entre la campagne et la ville. Giles, qui aime la campagne, a dû devenir agent de change à la City. Aussi Isa, qui se détache de lui, trouve-t-elle justement séduisant le «*gentleman farmer*» qu'est Rupert Haines. La ville, et mieux, la capitale, est représentée par l'effrontée, tapageuse, vulgaire et cancanière Mrs. Manresa, et par William Dodge, l'employé de bureau, artiste et homosexuel qui montre beaucoup de délicatesse et qui, regardant Giles, semble frappé par sa virilité.

Cette société anglaise de 1939 apparaît en manque d'identité et de repères dans un monde en plein changement car, si la vie à la campagne est idéalisée, elle n'est plus aussi différente de la vie à la ville, car, par exemple, on commande son poisson du jour par téléphone, et les réfrigérateurs sont devenus courants dans les foyers.

La guerre

Plus que dans les autres romans de Virginia Woolf, l'actualité fut abordée directement dans "*Entre les actes*", qui fut terminé alors que la Seconde Guerre mondiale avait été déclenchée, que se vivaient les jours terrifiants du «Blitz» où, en août-septembre 1940, l'aviation allemande effectua des bombardements sur Londres.

L'ancrage du roman dans la réalité est si fort qu'on y lit, par exemple, le nom de Daladier, le ministre français de la défense nationale dans le gouvernement du Front populaire de 1936 à 1937, puis, en 1938, président du Conseil qui signa les accords de Munich.

Surtout, le roman est marqué par la menace des attaques aériennes, des oiseaux semblant les annoncer alors que le passage des avions de combat ne rassure pas du tout. Bien qu'aucune bombe ne tombe sur Pointz Hall, s'impose la pensée de la possibilité de perdre cet abri physique. Et cette menace parut plus grande encore quand le livre fut publié.

Ainsi, sans intervenir de façon didactique, Virginia Woolf ne resta pas neutre dans "*Entre les actes*" : indulgente et même parfois affectueuse envers les personnages, elle n'en marqua pas moins leur désuétude dans la situation qui était celle des deux premières années de la guerre.

Intérêt psychologique

Virginia Woolf, en peignant la petite société de Pointz Hall, s'employa surtout, avant la représentation, «*entre les actes*» et après la représentation, à révéler les tendances cachées, les penchants inavoués, les aspirations, les espoirs, les rêves des personnages rassemblés. Si elle glissa son regard à la surface de ces êtres, pour mieux capter ensuite, comme à leur insu, ces moments d'émotions brisées qu'elle arracha aux obscures profondeurs de leur conscience, ils ne sont en fait que des voix intérieures, et apparaissent morcelés.

Mais elle produisit peut-être sa distribution la plus complexe, en examinant différentes générations qui se côtoient sans vraiment se connaître. On remarque en particulier ces admirables portraits :

Les vieillards que sont Barthélémy Oliver et Lucie Swithin sont un frère et une sœur complètement séparés («*Ce qu'elle voyait, il ne le voyait pas ; ce qu'il voyait, elle ne le voyait pas, et ainsi ad infinitum*»), chacun ne tenant compte que de sa propre vision du monde ; et, en même temps, ils sont inséparables car, entre eux, existe une communication silencieuse : alors qu'il n'a pas exprimé une pensée, elle peut y répondre «*comme s'il l'avait dite à voix haute*».

Barthélémy Oliver

Cet ancien officier de l'armée des Indes, qui impose le respect, est un veuf, un vieil homme qui joue encore au joli cœur, s'amusant à prétendre courtiser Mrs Manresa, et être ému à son départ. Il peut aussi reluquer les comédiens et Miss La Trobe qui se déshabillent près de l'étang aux nénuphars. De celle-ci, il pense qu'elle n'a pas à être remerciée, que tout ce qu'elle souhaite, c'est de se réfugier dans une taverne ; et il se trouve qu'il a raison car c'est bien ce qu'elle fait.

Bougon, il va jusqu'à malmener son petit-fils, George : alors qu'il est penché sur un bouquet de fleurs, le vieil homme fait de son journal un cône avec lequel il se couvre le nez, et saute brusquement sur lui qui, évidemment, se met à pleurer, le grand-père grommelant qu'il n'est qu'un pleurnichard.

Il vit de plus en plus dans le passé, et est quelque peu gâteux. Pourtant il se veut rationnel, et apprécie le fait que, dans le spectacle, la personnification de la raison prononce des vers où elle indique tout ce que celle-ci rend possible, dont les arts et la musique. C'est une des raisons pour lesquelles il harcèle constamment sa sœur, comme il le faisait quand ils étaient enfants. Pour elle, il «*porterait le flambeau de la raison jusqu'à ce qu'il s'éteigne*». Sceptique et même athée, il s'étonne qu'un membre de sa famille puisse avoir la foi, pratiquer une religion, se plier à cette superstition qui consiste à «toucher du bois» pour conjurer le mauvais sort. Aussi se moque-t-il de la légende qui veut qu'une aristocrate malade d'amour se soit noyée dans l'étang aux nénuphars, manifestant aussi alors son mépris de grand bourgeois en concédant que «*les domestiques doivent avoir leurs fantômes*».

Lucie Swithin

Cette étonnante vieille dame est veuve. D'où sa liberté, qui lui permet de s'établir à «*Kensington ou peut-être à Kew*», car elle ne passe que l'été à Pointz Hall, où elle est en butte aux moqueries de son frère, à la rage silencieuse de son neveu, Giles, car elle lui semble «*sotte, libre*», et à la condescendance des villageois qui s'amusent de ses manières désuètes, comme de William Doge qui la considère sénile. Il est vrai que, si elle a de bonnes manières, elle est peu soucieuse de sa tenue. Mais tient à faire la morale.

C'est que, privilégiant la vie intérieure et la foi, elle est pieuse, adepte d'un christianisme diffus (elle porte une croix d'or qu'elle caresse machinalement, consacre de longues heures à la prière, va à l'office chaque matin). Si, constamment, elle s'agite et se disperse, c'est qu'elle ressent un besoin constant, parfois intempestif, de montrer sa sollicitude aux uns et aux autres : elle s'inquiète du bien-être des enfants d'Isa ; elle apporte des sandwiches aux jeunes hommes et femmes qui sont en train de décorer la grange ; elle veut aider la cuisinière, ce que celle-ci n'apprécie guère ; elle voudrait remercier Miss La Trobe pour sa performance. Mais elle est trop écervelée et inefficace pour apaiser la tension latente qui règne dans la maison, pour être, à la façon de Clarissa Dalloway, une unificatrice.

Quelque peu fantaisiste sinon excentrique, cherchant à fuir dans le passé, elle est une lectrice avide, plongée, du réveil au coucher, dans des ouvrages historiques, au point d'en être obnubilée (elle se passionne alors pour "*L'esquisse de l'Histoire universelle*" de Wells).

Sensible à la nature, elle est fascinée par un vol d'hirondelles, se penche sur l'étang aux nénuphars, se désolant alors de la fuite des poissons surpris vers les fonds ténébreux, et, comme toujours très imaginative, elle voit, dans les feuilles, des nations, compare la profondeur mystérieuse de l'eau à celle de la foi, d'un passé primitif ; elle nous donne alors l'image de son âme ; elle attend que les poissons manifestent leur présence pour pouvoir partir rassurée.

Entre les adultes d'âge moyen se déroule un jeu serré :

Mrs Manresa

Avec ses bagues, ses ongles vernis, son adorable petit chapeau de paille, elle est l'image, dans toute sa personne «sursexuée», d'une féminité opulente et non sans vulgarité, car elle n'éprouve pas la moindre gêne à dire qu'elle ne se trouve à l'aise qu'au milieu de ses domestiques et que son premier souci, lorsqu'elle arrive de Londres, est d'enlever son corset pour se rouler dans l'herbe. Elle se poudre en public, fait de l'oeil aux uns et aux autres, toute à la joie de la sensation. Elle cherche à

plaire à tous, aux hommes surtout, car les représentantes de son sexe et de sa classe l'ennuient. Quand elle est là, le vieux Bart retrouve sa jeunesse, et Gilles, le sourire. Or il est justement du type d'hommes qu'elle aime.

William Dodge

Cet étrange personnage n'est guère, dans l'ombre de Mrs Manresa, qu'un acolyte pâle et malheureux. Elle le présente comme un artiste, mais il s'en défend ; il n'est qu'un modeste employé de bureau. Il excite la rage sourde de Gilles : *«C'est un mangeur de grenouilles, un lèche-bottes ; non pas un homme franc, un homme de bon sens ; mais un tatillon, un fouineur, un faiseur de manières, un homme qui n'est pas capable d'aimer une femme gaillardement.»* Mais Isa s'approche de lui car ils se sont reconnus, se parlent comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Le lien qui les unit est comme celui qui unit des conspirateurs. Mais ils sont trop semblables pour pouvoir espérer l'un de l'autre ce qui leur manque, et, tout comme entre Giles et Mrs Manresa, tout demeure entre eux à l'état d'impulsions vagues, émergeant à peine à la conscience.

Giles

Ce fils de Barthélémy, qui a passé son enfance à Pointz Hall, ne respire que dans le monde de la campagne. Mais il a été forcé de vivre en ville, a dû devenir agent de change plutôt que fermier. Aussi est-il frustré et agité, se sent-il étranger à lui-même.

Il est d'autant plus mal à l'aise que, ayant une claire vision de l'imminence de la guerre (il est le seul personnage dans ce cas), il est toujours préoccupé par ce qui se passe de l'autre côté de la Manche (n'est-il pas typiquement masculin par cet intérêt pour le monde extérieur?) ; ayant appris, par les journaux, que le conflit a déjà fait des victimes civiles en Europe, il est mécontent de voir que l'Angleterre semble indifférente aux horreurs qui se produisent, inconsciente de *«la menace de la mort soudaine qui est suspendue au-dessus de nous»* car une attaque pourrait être bientôt portée sur les côtes du pays ; il regrette qu'on se consacre à un stupide spectacle alors qu'il vaudrait mieux s'employer à de sérieux préparatifs militaires ; mais il se sent impuissant, Or, ironiquement, c'est lui qui cause la seule mort qui se produise dans le roman puisque, voyant, dans le jardin, un serpent s'étranglant avec un crapaud qu'il ne peut avaler, il écrase l'un et l'autre, et trouve que cette action l'a *«soulagé»*.

Comme il est *«hirsute, viril, bien fait»*, qu'il a dans le regard quelque chose d'indompté, on ne s'étonne pas qu'il soit aussi un abominable macho. Ayant laissé Isa se détacher de lui, il se montre sensible à la sensualité bon enfant de la provocante Mrs Manresa qui flirte avec lui, et s'esquive avec elle dans la serre. Se demandant toutefois par qui sa femme peut être attirée, il exclut tout à fait William Dodge, auquel il est viscéralement hostile.

Isa

Cette jeune mère de famille insatisfaite, qui a le sentiment d'être *«comme un ballon captif, retenue par les mille liens de la vie domestique»*, forme un contraste parfait avec Mrs Manresa. En effet, elle est à la recherche inquiète de son identité, et est très centrée sur son monde intérieur, son esprit battant la campagne, toujours plus loin qu'on ne croit. Ce repliement se manifeste par son évocation dans des rêveries (elle voudrait *«s'envoler loin du jour et de la nuit et se poser là où il n'y a pas de séparation mais où le regard rencontre le regard»*), son écriture de poèmes en secret, et sa constante répétition de vers in petto. Cela la rapproche du délicat William Dodge, dont elle se demande : *«Que fait-il avec ses mains, blanches, fines, bien dessinées?»* ; dont elle veut croire qu'il a un talent artistique gâché ; qu'elle considère *«son semblable, son complice, chercheur comme elle des visages cachés»* ; qu'elle voit comme un jumeau. Mais, même s'il lui fait savoir, silencieusement il est vrai, qu'il est malheureux, comme elle pense surtout qu'elle l'est aussi, *«ils étaient pris et enfermés dans des cages, des prisonniers regardant un spectacle. Et rien ne se produisait.»*

C'est son incapacité à reconnaître les besoins des autres qui rend vains ses efforts pour se libérer de son isolement grâce à une communication silencieuse. Ainsi, alors que, de sa chambre à coucher, elle observe ses enfants, George et le bébé, Caro, qui sont dans le jardin, et qu'elle veut se faire remarquer d'eux, elle *«tapa sur la vitre avec sa brosse à cheveux ouvragée. Mais ils étaient trop loin*

pour entendre. Et ils avaient dans les oreilles le bourdonnement des arbres, le gazouillis des oiseaux ; d'autres incidents de la vie du jardin, inaudibles et invisibles pour elle, les absorbaient.» En fait, lui fait horreur tout ce qui est «domestique, accaparant, maternel» ; elle se sent enfermée dans un rôle, celui d'épouse et de mère, qu'elle déteste.

Le passé ne lui offre pas les perspectives de fuite où Mrs Swithin se réfugie ; au contraire, il pèse sur elle d'un lourd poids, le poids d'une nouvelle sujétion. Sa voix est pleine de mélancolie, de ferveur retombée, de lassitude rêveuse. Au sein même des préoccupations journalières, elle aspire à une délivrance, à une fusion, ressent l'impossibilité de saisir le monde et de s'unir à lui, voudrait rejoindre l'eau : «Voilà ce que je désire... De l'eau.. De l'eau..... Que les eaux me recouvrent, voilà le vœu que je formule».

Plus «complète» que Mrs Swithin car elle vit aussi dans le «temps réel», elle prête davantage d'attention au monde extérieur. Ainsi, jetant un coup d'œil sur le journal abandonné par son beau-père (tout en se disant que les journaux sont la littérature de l'époque et non les livres), elle lit la mention d'un viol dont a été victime une jeune fille dans la caserne des «horse guards» de Whitehall, et peut, au-delà de la brièveté du compte rendu, imaginer la scène terrifiante.

Alors qu'elle en vient à penser que, dans le spectacle, l'intrigue de l'histoire shakespearienne n'a pas d'autre but que de «provoquer de l'émotion», elle constate que, pour elle, il n'y a que deux émotions, l'amour et la haine.

L'amour se manifeste dans son attirance vague, informulée, vers Rupert Haines, qui est pour elle «le gentleman farmer ravagé, silencieux, romantique», «l'homme en gris» qu'elle suit du regard au point que William Dodge s'en rend compte ; qu'elle regrette de ne pas voir parmi les derniers spectateurs qui se retirent ; ils se sont déjà rencontrés plusieurs fois, et comme, à une occasion, il s'était montré aimable à son égard, des sentiments étant alors nés. Elle croit être l'objet d'une grande passion muette alors qu'il n'y a eu que quelques mots échangés autour d'une tasse de thé. Il reste dans l'ombre, réduit à cet insistant regard qu'elle sent peser sur elle. Mais, entre eux, il ne se passe rien ; de toute la journée, ils ne se parlent pas.

La haine se manifeste dans sa perte de tout intérêt pour «le père de ses enfants», bien que, comme elle le soupçonne de lui être infidèle, elle ne manque pas d'éprouver de la jalousie, d'être même enragée quand elle le voit s'esquiver dans la serre avec Mrs. Manresa, se disant que l'infidélité est permise aux hommes et pas du tout aux femmes ; bien qu'elle puisse sentir qu'il est animé par la colère.

En fait, elle éprouve pour Giles et de l'amour et de la haine, sentiments qui sont peints avec une délicatesse et une subtilité admirables tout le long du roman. Or, à la fin, ils restent en présence et en silence pour la toute première fois, et le narrateur indique : «Ils se taisaient. Seuls, leur intimité était mise à nu, leur amour aussi. Avant de dormir, il leur fallait se battre. Après qu'ils se seraient battus, ils s'étreindraient. De cette étreinte pourrait naître une autre vie. Mais d'abord il leur fallait se battre, comme le renard doit se battre avec la renarde au cœur de l'obscurité, dans les champs de la nuit.» Après s'être tant querellés, ils vont être obligés, comme cela avait été proposé à tous les villageois, de se regarder en face, d'avoir un grand affrontement, après lequel ils pourront se réconcilier.

On peut considérer que ce couple est à l'image même du couple des Woolf, qu'Isa, l'héroïne du roman, est le double de Virginia Woolf, surtout si on s'arrête à l'expression de ce désir : «Je vais m'éloigner de la foule des visages de porcelaine, figés et durcis... Je vais descendre l'allée qui mène au noyer et à l'arbre de mai, là-bas, loin, pour arriver enfin à la source aux souhaits, où le petit garçon de la lavandière... laissa tomber une épingle. Il obtint le cheval qu'il désirait, dit-on. Mais quel désir vais-je laisser tomber dans la source? Puisse l'eau me recouvrir, l'eau de la source aux souhaits !», qui serait une prémonition de la fin tragique de la romancière.

Le roman montre que Virginia Woolf avait une connaissance intuitive de l'être, de son caractère irrémédiablement isolé et fragmentaire, de son perpétuel mouvement intérieur, de son déchirement, de sa double vie, du silence enfin qui recouvre toute explication. Mais elle fit aussi de ses personnages des figures hautement symboliques qui doivent porter leurs symboles jusqu'au pathétique.

Intérêt philosophique

Sans que Virginia Woolf ait voulu faire œuvre d'écrivaine engagée, car elle se contenta de nous convier à voir ce qu'elle voyait, si possible avec le même gracieux scepticisme, "*Entre les actes*" est un livre chargé de significations plus ou moins cachées. Et l'est d'abord le spectacle, qui a une valeur symbolique ; où, à la fin, apparaît une toile peinte qui représente le mur de la civilisation, qui est construit par un homme qui, sur une échelle, représente l'humanité.

Virginia Woolf ne manqua pas d'être fidèle à son féminisme qu'elle exprima en montrant la séparation irrémédiable entre le frère et la sœur, celle peut-être transitoire entre le mari et la femme, en signalant la liberté de conduite sexuelle qui est permise à l'homme (Barthélémy ou Giles), le viol dont a été victime une jeune fille. Elle fit de la femme le centre émotionnel du roman, les hommes n'étant là que pour jouer les utilités.

Elle critiqua, chez ses personnages, le respect des apparences, des convenances, de l'ordre habituel des choses, qui est en décalage avec les changements qu'apporte la modernité. Ce qui leur manque, c'est le naturel, le fait de se comporter «sans façons», simplement.

En décrivant, par les yeux de ceux qui s'y ennuiant, une vie prosaïque et monotone par excellence (Isa anticipe les paroles et même les conversations entières dans sa famille ; la représentation théâtrale est donnée chaque année, le jour de la fête paroissiale, et est précédée et suivie du même rituel), elle voulut tourner en ridicule les valeurs de la société, souligner que les gens de l'époque contemporaine n'ont que des prétentions vaniteuses comparées à la petitesse de leurs actes.

Pourtant, l'événement qu'est le spectacle pourrait faire sortir les spectateurs de leurs habitudes. Mais ils les retrouvent à chaque entracte et, surtout, à la fin. Ainsi, au lieu de changer le quotidien des habitants du village, et surtout de la famille chez qui il est montré, le spectacle, s'il prétendait les obliger à se regarder tous en face, n'a fait que les embourber dans les mêmes réflexes de retranchement sur eux-mêmes. Les distances, les conflits intimes entre les personnages ne sont pas appelés à être résorbés. De même que le spectacle, qui avait réuni un temps toute une petite communauté, pour finalement ne pouvoir remédier à son morcellement, chacun retournant chez soi, ce qui soulignait la désintégration du tissu social ; de même l'absence de communication obère les relations entre les individus, les principaux personnages formant d'ailleurs des couples en désaccord : celui de Mrs. Manresa et de William Dodge étant simplement amusant (c'est traditionnellement la dame mûre qui apprécie la délicatesse de manières de l'homosexuel !), celui de Barthélémy et Lucie ne se livrant qu'à des escarmouches, celui de Giles et d'Isa connaissant de plus graves querelles, une entente étant toutefois possible, non sans qu'il faille passer par un affrontement violent.

La voix que propage le haut-parleur émet cette constatation : «*Tout ce que nous pouvons voir de nous-mêmes, ce sont des bribes, des débris, des fragments.*», ce conseil : «*Le reconnaître serait un acte d'humilité.*» et cette question : «*Le mur, ce grand mur que nous appelons (peut-être à tort) civilisation, peut-il être construit par les débris, les bribes et les fragments que nous sommes?*» Cette journée en a-t-elle, pour eux, été une comme une autre, ou quelque renversement s'annonce-t-il? Le lecteur ne sait trop. L'indication finale, «*le rideau se lève*», suggère que tout est spectacle, même les relations humaines les plus intimes et les plus cruciales. Le dessein plus profond de la romancière fut de montrer que le spectacle extérieur nous fait échapper à l'essentiel qui est notre moi profond, qui ne se révèle qu'*«entre les actes»*. Même si notre vie intérieure est forte, nous n'échappons pas à certaines élisions.

C'est, malheureusement, avec la menace de la guerre, que la routine pourra prendre fin, que la vie quotidienne sera troublée ou même annihilée. Le spectacle, qui n'a fait de l'Histoire qu'un divertissement, a été considéré avec désinvolture, alors que la suite de cette Histoire conduit justement à la guerre qui menace. Mais Giles est le seul à en être conscient ; pour les autres, elle demeure lointaine. Et sa seule réelle occurrence est l'écrasement du serpent et du crapaud commis, ironiquement, par Giles lui-même, qui, ironiquement encore, détruit ainsi et l'agressé et l'agresseur !

La distraction du public au cours du spectacle signale la chute de la volonté d'unification à laquelle pourtant il était censé tendre. Se joint à cette légèreté l'indifférence, à l'égard de cette activité humaine, de cette transcendance (la seule que reconnaissait Virginia Woolf) qu'est la nature, qui se manifeste en troublant le spectacle par le meuglement des vaches, le vent, la pluie, le vol d'hirondelles.

De plus, des multiples aspect des personnalités des personnages, des conflits irrésolus, du spectacle et de son effet sur le public se dégage une générale incohérence, alors que l'écrivaine était toute tendue vers la recherche désespérée de l'unité personnelle et de la fusion avec l'autre.

Ainsi est marquée la constatation de l'échec de l'art que ressentait Virginia Woolf car elle se préoccupa toujours de la place de celui-ci dans la vie tumultueuse des gens de son époque. Elle avait d'abord considéré l'artiste comme capable d'organiser la vie, puis était devenue pessimiste au sujet de l'avenir de la littérature ; on le voit avec Isa qui n'use que de clichés littéraires mais se dit aussi que les journaux sont la littérature de l'époque et non les livres ; avec William Dodge dont la sensibilité artistique est improductive ; surtout avec Miss La Trobe dont la production n'est pas comprise parce que cette artiste à l'esprit indépendant s'est voulu plus une sauveuse qu'une participante aux vicissitudes humaines, Virginia Woolf se fustigeant donc à travers elle.

Destinée de l'oeuvre

Le 26 février 1941, Virginia Woolf termina '*Between the acts*'. Mais son suicide en mars priva le manuscrit des révisions finales. En juillet, Leonard Woolf le publia.

Il fut publié à New York en 1969.

Il fut traduit en français : par Yvonne Genova, en 1944 ; par Charles Cestre, en 1947 ; par Michèle Rivoire, en 2012.

Aujourd'hui, on peut estimer que, si, dans ce dernier roman, Virginia Woolf fit l'inventaire de ses expériences d'écrivaine, si elle y mêla toutes les techniques antérieurement utilisées (narration, description, théâtre, monologue intérieur, poésie, satire), à force de vouloir tout y inclure, tout en étant soucieuse de garder le mouvement, elle le pulvérisa. Aussi, en envisageant l'ensemble de son oeuvre, on peut voir dans le livre une synthèse manquée, une tentative désespérée.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, à cette adresse :

andur@videotron.ca